



# LE ROI DES ALAINS

JACQUES GABILLON

UP  
blisher

# LE ROI DES ALAINS

HISTOIRE DE JEAN GOART

JACQUES GABILLON



# Chapitre I

Onze novembre 1918, Jean, comme chaque jour à 14 heures, depuis un mois, sortait de l'hôpital de physiothérapie de Vienne, installé dans une ancienne institution de cette ville. Vienne la romaine, ses cinq collines, le Rhône, son passé antique, une riche découverte, mais par ces temps de guerre, il y régnait une atmosphère pesante. Il descendait les petites ruelles s'arrêtant presque toujours devant le majestueux temple d'Auguste et Livie debout depuis deux mille ans. Il était avec l'amphithéâtre romain de dix mille places, l'un des symboles de la ville. Puis continuant de descendre il longeait l'imposante cathédrale Saint-Maurice et arrivait enfin au Rhône tourbillonnant, le suivait, puis remontait vers la gare, s'arrêtant quelques fois au café du commerce pour entendre parler une langue inconnue, le franco-provençal. Sa promenade journalière l'emmenait parfois devant le vieux collègue Ponsard. Mais pas ce jour-là, le ciel faisait trop grise mine.

Il se redressa et essaya de marcher d'un bon pas, malgré sa jambe droite un peu raide, sa canne en noyer au bout d'acier, claquait sur les pavés. Il faisait froid et l'humidité tombait sur la ville. Jean releva le col de sa capote, le regard lointain, marcha pour le bien de sa jambe et de son esprit. Il avait eu la jambe atteinte par un « shrapnel » en août. Par miracle et les soins journaliers du bon docteur Goujon, il marchait de nouveau.

Arrivant au Rhône, il salua respectueusement un couple de personnes âgées qu'il croisait depuis quelque temps, l'homme les yeux tristes et fatigués, lui rendait son salut par un amical « bonjour lieutenant ». Il remonta le cours Brillier, il était quatorze heures, un timide rayon de soleil vint éclairer la gare de Vienne par-dessus le mont Pipet, alors que le Lyon-Marseille entrait en gare dans un nuage de fumée. Les sifflements se prolongeaient, pas normal pensa-t-il. Puis tout à coup les cloches de la cathédrale se mirent à sonner à toute volée. Il hâta le pas en grimaçant, le café du commerce était à moins de cinquante mètres, il aimait prendre un café bien crémeux, sans chicorée, là, par on ne sait quel miracle, il y avait du vrai café, et tellement meilleur que l'ersatz avalé, pendant près de quatre ans.

Les gens sortaient de chez eux, interrogatifs, les cloches continuaient à résonner dans la ville. Une dame en larmes surgissant du café se jeta contre lui, il comprit « Armistice ! Armistice ! » Elle courait comme une folle.

Il entra dans le café, reçu des tapes amicales dans le dos, chercha du regard le patron derrière le bar qui souriait aux anges et le voyant, lui cria « ça y est mon lieutenant cette fois c'est fini ! »

Il se retrouva avec une coupe de clairette de Die entre les mains. L'émotion était trop forte, sa tête lui fit brusquement mal, souvenir de trois mois à l'hôpital de l'ex-hôtel Astoria à Paris, une blessure sur le front de la Somme, en septembre 1916, lui enlevant un morceau de crâne. Il aurait dû y laisser la vie, l'habileté du chirurgien le sauva. Il avait survécu, mais il lui manquait un bout de crâne, remplacé par une plaque d'acier qu'il essayait de cacher par sa chevelure et une mèche abondante. Le cours Brillier, bien que l'on fût un lundi, semblait s'animer, beaucoup de femmes et d'hommes aux cheveux blancs ou grisonnants, s'interrogeaient. Puis une nuée de jeunes gens sortant du collège s'égayèrent dans les rues. Des drapeaux apparurent aux fenêtres, c'était donc vrai, l'armistice avait bien été signé. Il était seize heures, il remercia pour la Clairette et regagna l'hôpital le cœur palpitant, il

devait partager ce moment de joie avec tous les blessés ses compagnons qui, brusquement, étaient ses frères. Le soulagement de la fin du carnage le rendit un bref instant, heureux et ému aux larmes, lui parfois imperméable à la souffrance des autres.

Il pensait à son amour sûrement perdu, il aurait tant aimé à cet instant la serrer dans ses bras, sa « fiancée » du Nord.

Ils étaient seulement trois officiers, un capitaine sombre et peu bavard, avec une épaule en morceau, un bras inutile et un tibia raccourci, il se prénomrait Georges. Il l'aidait chaque jour à s'habiller et un sous-lieutenant sympathique et disert, qui avec les deux jambes atrophiées, faisait des efforts surhumains pour tenir debout quelques instants et, lui, apparemment le moins endommagé.

Jean impressionnait par la distance naturelle qu'il avait avec les personnes, comme si la vie ne le concernait plus. Il en imposait avec ses décorations, son maintien et sa façon de répondre, toujours polie et finissant souvent par une question embarrassante pour mettre fin à l'entretien, une partie de ses humanités chez les jésuites avait laissé une forte empreinte.

Il portait sur sa veste le ruban de la croix de guerre, depuis son instauration en 1915, il avait été un des premiers à

recevoir cette décoration, et depuis peu la rosette d'officier de la Légion d'honneur, ce qui était extrêmement rare pour un jeune homme de vingt-sept ans, il avait été décoré de cette haute distinction, huit jours auparavant à Lyon par le colonel commandant la place d'arme de cette ville qui l'avait regardé avec interrogation, relisant plusieurs fois la fiche le concernant, puis avec une certaine admiration, se demandant comment cet homme jeune pouvait déjà recevoir la rosette, bien avant des officiers supérieurs. Il était déjà chevalier et il fallait la demande d'un général de division, le plus haut grade de l'armée, pour recevoir cette haute distinction. Mais la fiche mentionnait seulement « officier exceptionnel, d'un courage aussi exceptionnel, blessé gravement plusieurs fois. »

Avant que le colonel ne lui épingle la croix, Jean appuyé avec la main droite sur sa canne releva de sa main gauche sa mèche de cheveux, dévoilant la plaque sur sa tempe, le colonel comprit et son accolade fut sincère et marquée, c'était à cet instant un fils et il crut voir dans ses yeux de l'émotion. Il avait aussi l'insigne honneur de porter la « Citation Star Medal » américaine, depuis fin juillet, et ledit colonel regarda la décoration et hocha la tête, après la compassion, un éclair de fierté passa dans ses yeux.

Jean avait la chevelure drue et blonde, des yeux verts, une taille bien supérieure à la moyenne de ce temps, il frisait le mètre quatre-vingt, des traits réguliers, un sourire naturel sur une dentition parfaite qu'il entretenait avec soin, même sous la mitraille, dans les tranchées, les pieds dans l'eau, il brossait ses dents sous les plaisanteries diverses de sa compagnie.

L'après-midi suivant cette remise de décoration, il était rentré promptement à Vienne, par le train, pas d'amis, pas de famille pour partager cet instant, seulement les fantômes des disparus qui lui étaient chers. Il avait promis au capitaine qui marchait difficilement, de l'accompagner jusqu'au musée gallo-romain pour assister à une conférence de Camille Jouffray, historien et homme politique, sénateur de l'Isère.

Jean arriva pour quinze heures et il avait hâte de se reposer en écoutant le brave sénateur, le capitaine l'avait vigoureusement félicité et prenant son bras, ils avaient, clopinant, parcouru la petite distance de l'hôpital au musée. Il suait, la douleur envahissait sa jambe. Le capitaine semblait heureux pour lui, car dans la salle, dit-il « tout le monde allait voir la décoration ! ». Il haussa les épaules et enlevant sa capote avant d'entrer, la maintint sous son torse, masquant ainsi partiellement la croix.



La conférence l'intéressa vivement, le thème était « L'origine du nom de la ville de Vienne, la ville à l'époque gallo-romaine, la Vienna pulchra, Vienne la belle. »

Jean retint que Vienna était aussi la ville des Allobroges, ce peuple turbulent et buveur, qui créa le tonneau et bâtit une des plus belles villes de l'empire. Le temple d'Auguste et de Livie sur l'ancien forum ne fut pas détruit après l'édit de l'empereur romain Théodose I<sup>er</sup>. Les habitants de Vienna s'y refusèrent, malgré les contraintes. Théodose I<sup>er</sup> en l'an 381 promulgua la destruction de tous les édifices païens. Jean, comme son ami le capitaine, froncèrent les sourcils en entendant le brave sénateur s'emporter devant la dévastation du sublime temple de Sérapis à Alexandrie, ou celui d'Édesse en Turquie, par des hordes zélées de soldats, moines ou serviteurs de l'église catholique. De même, quelle stupeur d'entendre que l'évêque de Tours, Saint Martin, à la réputation sans tache, parcourait la Gaule à la tête de ses moines et détruisait les idoles, les temples et les arbres consacrés dans toute l'étendue de son vaste diocèse et que bien d'autres temples en Gaule subirent le même sort. Le sénateur poursuivit sur la grandeur de la Vienna pulchra, aux suffrages recherchés par le poète Martial et les intellectuels romains. Le sénateur cita Martial « L'antique Vienna où dans

la lumière limpide, les tours et les temples écrivent l'histoire auguste du passé », c'était la ville des césars et plus tard des archevêques, la primatiale des Gaules.

Si la Vienna romaine se nommait ainsi, cela venait du vieux celtique Yenn qui a la même signification que confluent, ou jonction, d'un fleuve et d'une rivière, ce qui est le cas. Vienne est au confluent du Rhône et de la Gère. Ce qui donna Yenna. Puis pour des raisons phonétiques le Yenna se transforma en Vienna car le Y dans la langue latine ne fut employé que tardivement et de façon restreinte. Jean agrégé en latin grec approuva.

Le brave sénateur présenta deux tableaux du peintre Alphonse Rey que le musée du Louvre avait prêtés à la ville, représentant Vienna à l'époque gallo-romaine, c'était vraiment une superbe cité. Devant l'intérêt de Jean, pour Rome, le capitaine lui souffla à l'oreille « Tu iras un jour à Rome, c'est certain ! » Il rêva quelques secondes.

En quittant la salle, il reçut de nombreuses marques de sympathie, les nouvelles allaient vite et la croix était visible. Le colonel de Villeneuve ancien commandant de la place de Vienne, les raccompagna dans son automobile et le félicita à son tour, il remercia poliment et tristement.

Il regagna sa chambre et se jeta sur son lit, il prit pour la centième fois la lettre qui ne le quittait pas aux bords écornés, à l'encre violette déjà passée, il la mit sur son cœur, les larmes emplirent ses yeux et il sombra de sommeil et de fatigue.

## Chapitre II

Jean était enfant de Lorraine, d'un petit village au sud de la ville de Toul se nommant Allain qui dénombrait quatre cents âmes à la fin du vingtième siècle, lui y avait vu le jour par un bel après-midi d'été de l'année 1891.

Ses parents possédaient une ferme dans ce village et le dimanche, ils se rendaient en calèche chez les futurs grands-parents, vigneron dans le Toulois.

Par cette chaude journée du mois d'août, les premiers signes d'un accouchement prématuré se précisèrent entre le village de Lucey et Toul. Nicolas, l'époux d'Anne, fit trotter son alezan irlandais au maximum, évitant les chaos. Malgré la suspension à lames, la calèche ondulait et Anne gémissait se tenant le ventre, les quelques kilomètres furent avalés en un quart d'heure. L'attelage s'engouffra dans l'hôpital et Nicolas portant son épouse la confia aux soins des sœurs de Saint-Charles. Deux heures plus tard, elles l'informèrent de la naissance du bébé qui, bien que précédant le terme de trois

semaines, était parfaitement constitué et pesait 3 kilos. Un garçon et comme le choix du prénom n'était pas arrêté, la sœur demandant comment il fallait le nommer, Nicolas le père, dans l'émotion et ouvrant son col de chemise pour mieux respirer, déclara dans un souffle à peine perceptible « Jean ! »

— Bien dit la sœur, c'est donc Jean !

— Oui ma sœur !

— Et ?

— Gabriel et Anatole !

Comme le voulait la tradition, les prénoms suivants étaient généralement ceux des grands-parents.

Il eut ensuite un frère, cadet de deux ans, Paul et une sœur, Lucie, eux nés à la ferme, dite « La romaine ». La famille se composait de ses parents, son frère et sa sœur, du grand-père Anatole et d'un commis, Frantz, aux origines alsaciennes, aussi fort que doux, ayant quitté son village après que sa chère Alsace fut devenue prussienne et qu'il eut assommé définitivement un Allemand trop entreprenant avec sa mère, veuve.

La ferme « La romaine » était une des plus grandes du village à un kilomètre de celui-ci. L'élevage de bœufs et de chevaux était la principale activité, avec la culture de céréales

de blé, d'orge et d'avoine. Le verger derrière la maison et le vaste jardin, comme tous les vergers et jardins environnants étaient en majorité composés de mirabelliers et de pommiers. Anatole était assez fier de transmettre à son fils unique cette ferme à l'élevage réputé, sur quatre-vingt hectares de prairie et de terres arables encerclant la maison. Dite « La romaine », lieu d'un supposé camp romain. Un chemin bordé de marronniers quittait la route principale pour arriver à une vaste cour pavée où la maison était encadrée d'écuries et de granges formant un demi-cercle presque parfait. En son centre, une fontaine avec une auge majestueuse, en pierre avec de nombreuses inscriptions, en cyrillique et en allemand gothique. Les invasions successives étaient passées par là.

La petite enfance de Jean comme celle de son frère Paul fut heureuse au milieu de chevaux ardennais paisibles, de chevaux dits de selle français et de quelques chevaux irlandais, fierté de la maisonnée, que leur grand-père Anatole dressait vigoureusement dans le manège jouxtant les écuries. Les champs, les bois environnants étaient leur domaine et souvent ils pouvaient être à plusieurs kilomètres de la maison, rentrant crottés avec champignons ou baies diverses qu'ils cueillaient dès l'âge de six ans. Les remontrances de leur père, du grand-père et de leur mère passaient sur leurs cheveux

blonds comme l'azur avant l'orage, ils craignaient seulement la grosse voix de Frantz les grondant en alsacien, ce qui les effrayait.

À six ans, il rentra à l'école communale du village, où officiait un jeune « hussard noir de la République ». Ils étaient une trentaine d'élèves de 6 à 13 ans tous issus du village et fils de fermiers pour la majorité. Il sut lire et écrire correctement dès la première année, il était assidu et intéressé par tout ce qu'il apprenait. Il demanda des livres à ses parents qui lui confièrent une bible, moitié en latin, moitié en français et son grand-père lui donna le livre qui lui était le plus cher, son seul d'ailleurs, sur les chevaux, les différentes races, le dressage et les attelages. Jean pendant deux ans lut et relut ces livres et apprit partiellement le latin, demandant au prêtre du village des explications sur beaucoup de sujets que le prêtre était incapable de donner. L'instituteur comprit très vite, il avait un élève doué et très curieux, qui dès huit ans pouvait suivre toutes les leçons des enfants préparant le certificat d'étude primaire.

Il écrivait bien et son imagination débordante était un véritable sujet de contentement pour toute la classe lorsque l'instituteur lisait à voix haute ses rédactions. Ses descriptions de la nature, des bois, des fleurs sauvages, du vent dans les

haies, des oiseaux et des animaux, étaient un pur bonheur pour le maître qui était impressionné par cet enfant déjà adolescent au sourire angélique. Les plus grands élèves de 12 et 13 ans avaient bien essayé de mater et rabaisser le fils prodige des Goart, c'était son nom de famille, mais ils s'étaient lamentablement pris une correction. Jean, en plus de sa taille supérieure à ceux de son âge, était vif et fort, son poing toujours serré autour de son couteau faisait très mal et la peur du ridicule de ses congénères écoliers faisait que l'enfant de huit et puis neuf ans bénéficiait d'une distance et d'un isolement qui ne le dérangaient pas. Il allait vers les autres et son sourire désarmait toute méfiance. Au catéchisme où il retrouvait la majorité des enfants de l'école, il était même le représentant désigné pour tromper le curé déjà fort âgé, sur les sujets déjà étudiés ou pas, ce qui provoquait à chaque séance, une cacophonie indescriptible.

À ses neuf ans, l'instituteur rendit visite à ses parents et leur expliqua qu'il le présenterait, malgré son jeune âge, au certificat d'étude, en fin d'année scolaire.

Puis, il leur conseilla de lui faire poursuivre des études à Toul ou bien à Nancy. Il fut reçu au certificat primaire avec les félicitations.



Ses parents après bien des interrogations et demandes de renseignements l'inscrivirent à l'institution Saint-Joseph d'Épinal dans les Vosges voisines, ce qui l'effraya, cela voulait dire un internat lointain et un retour uniquement pendant les vacances d'été. Épinal était à 80 kilomètres de chez eux. Il implora sa mère, arguant que Nancy était beaucoup plus proche et qu'il était plus simple de s'y rendre, il ne réussit point à faire changer la décision familiale.

La rentrée scolaire était le 31 octobre, ces dernières vacances furent angoissantes, il avait le sentiment de quitter à jamais son cher village. Son grand-père et Frantz lui prodiguèrent des montagnes de conseils, il acquiesçait poliment sans retenir le tiers du quart des soi-disant conseils pour survivre chez les jésuites. Il quitta la ferme avec père et mère, avec une malle pleine à ras bord, par un triste matin de fin octobre. La calèche attelée à l'alezan préféré de son père emmena la famille à bride abattue d'Allain à Charmes, pour prendre le train qui les conduisit à Épinal, préfecture des Vosges. Jean connaissait peu la ville en général, il allait quelquefois à Toul accompagner ses parents qui consultaient un médecin. Son père, qui avait combattu en 1871 dans l'armée du général Bourbaki, avait eu, dans la retraite sur la Suisse après la bataille de Villersexel, une fluxion de poitrine.

Ses vingt ans l'avaient aidé à surmonter ces douloureuses semaines de février dans la neige et les gelées. Son père malgré sa constitution robuste était sujet, assez souvent, à des quintes de toux et il lui arrivait de cracher du sang. Le médecin lui faisait administrer des emplâtres à la graine de lin et des ventouses sur la poitrine et dans le dos, ce qui intéressait toujours la maisonnée lorsque l'infirmière venait du village voisin de Colombey-les-Belles pour pratiquer cette curieuse thérapie. À part Toul, il était allé une seule fois à Nancy avec son grand-père, conduire deux chevaux pour un négociant, il avait découvert la place Stanislas et ses grilles dorées à l'or, son grand-père l'avait conduit sur cette place puis sur la place de la Carrière adjacente en passant sous l'arc Héré avec son fronton aux inscriptions à la gloire de Louis XV, en latin. Son grand-père l'apostrophant alors qu'il essayait de traduire « tu apprendras le latin et un jour tu me diras le sens exact ! »

Il avait déjà pu saisir, malgré son jeune âge, les inscriptions dans les médaillons. Inscriptions qui signifiaient que Louis était une sorte de terreur pour ses ennemis, mais qu'il avait l'amour de son peuple.

Anatole, le grand-père avait haussé les épaules et bougonné « Louis XV, l'amour de ses sujets ! C'est la meilleure histoire de la journée ! »

Puis, au pas de course, ils étaient allés devant un hôtel particulier près du palais du gouverneur général commandant la place de Nancy. Ému, le grand-père lui expliqua, qu'ici vécut jusqu'en 1872 le colonel Aymar de Gonneville, qu'il avait eu l'honneur de servir, combattant sous ses ordres à Magenta, colonel qui avait plus de quarante ans auparavant servit Napoléon 1<sup>er</sup> à Waterloo. Le colonel le recevait une fois l'an pour le remplacement éventuel des chevaux de ses attelages. Ce fut tout de ce qu'il vit de la grande ville, mais le plus prestigieux avait ajouté le grand-père en quittant Nancy.

## Chapitre III

Épinal était une cité entourée de sapins, traversée par la Moselle roulant des flots noirs. L'institution Saint Joseph ressemblait plus à une caserne, l'église du pensionnat lui sembla petite. Ils furent reçus après un couloir interminable et sombre par le père procureur qui exclut Jean de son bureau pendant que son père supposa-t-il réglait l'année, quelques minutes après, il put détailler le père procureur à l'air doux, au crâne lisse, des lunettes cerclées d'or sur un visage rose sans âge, un embonpoint gonflant sa soutane noire élimée sur laquelle une sorte de grande veste tricotée flottait. La seule chose qu'il entendit de sa bouche fut « Alors c'est vous Jean Goart ! Ici, votre vie va changer, vous serez en quittant Saint-Joseph, un homme digne de ce nom ! »

*Vous avez apprécié le début de ce roman historique, alors il est temps de l'acheter ! Rendez-vous sur une des nombreuses librairies numériques pour l'ebook et sur Amazon pour la version imprimée. Bonne lecture. N'oubliez pas de laisser votre commentaire.*

*Jacques Gabillon vous en remercie.*

# Bibliographie

Histoire du Déclin et la Chute de l'Empire Romain. Edward Gibbon – Robert Laffont 2010

Histoire Romaine. J.P Martin. Alain Chauvot – Armand Colin 2016

Vienne et la Guerre. Journal documentaire 1914-1918 – Martin

Souvenirs de Campagne de Clovis Demogeot, brancardier au 104<sup>e</sup> R.I. 1914-1916

Souvenirs du sergent Henri Pierrat du 146<sup>e</sup> R.I. de Toul 1914-1918

Correspondance de l'Adjudant A. Gabillon du 140<sup>e</sup> R.A. de Lyon

Les journaux de marche des 37<sup>e</sup>, 69<sup>e</sup>, 79<sup>e</sup>, 146<sup>e</sup>, 153<sup>e</sup>, 160<sup>e</sup> R.I.

Justice Militaire 1914-1916. Général A. Bach – Vendémère

Échec à Morhange août 14. Jacques Didier – Ysec Éditions 2002

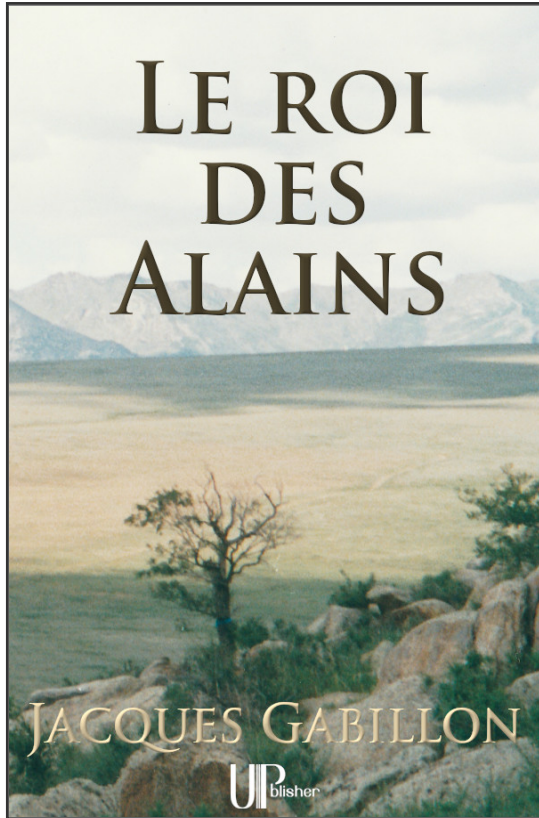
Magazines de la grande Guerre 14-18 – Soteca

Les Oubliés de La Somme. Pierre Miquel – Tallandier 2019

Adieu la Vie – Adieu l'Amour. Armand Lanoux – Albin Michel 1977

# Table des matières

Chapitre I .....	3
Chapitre II .....	12
Chapitre III .....	20
Chapitre IV .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Chapitre V .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Chapitre VI .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Chapitre VII .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Chapitre VIII .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Bibliographie .....	22



N° ISBN: 978-2-7599-0297-2

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Vasca - UPblisher.com  
11 bis, rue de Moscou  
75008 Paris  
E-mail : [contact@upblisher.com](mailto:contact@upblisher.com)  
Site : [www.upblisher.com](http://www.upblisher.com)